

Eloge funèbre de Fernand Méry

par G. MICHON

Le 24 janvier 1984 notre Compagnie a perdu l'un de ses Membres les plus connus, sûrement le plus connu du grand public et de tous les amis des bêtes, car, pendant pratiquement toute sa vie (professionnelle), il a partagé son temps entre ses activités vétérinaires consacrées à mieux pénétrer le psychisme animal et son désir, sa vocation, servie par sa sensibilité et par son talent littéraire et oratoire, de faire partager son savoir et son amour pour les bêtes. Sa devise, celle qu'il avait proposée à l'association des « Amis des bêtes » qu'il a fondée n'est-elle pas « les connaître pour les comprendre, les comprendre pour les aimer, les aimer pour les défendre » ?

Fernand, Pierre, Marc MÉRY naît à Clermont l'Hérault le 11 février 1897 où son père est industriel. Il fait ses études secondaires au Collège de cette petite ville de l'Hérault. Au cours de son adolescence il n'est en contact qu'avec les deux chevaux de la maison familiale qu'il monte de temps à autre et rien ne l'attire spécialement vers les animaux dit-il. Toutefois, dans une interview récente, publiée après sa disparition, il confie comment l'un de ces chevaux, par son manège, l'a sauvé de la noyade à l'âge de 15 ans. Même si ce fait dont il garde un souvenir a agi sur son subconscient, ce sont des études littéraires qu'il entreprend à la Faculté des Lettres de Montpellier.

Ces études sont interrompues par la première conflagration mondiale. En 1916 il est incorporé au premier Hussard comme Brigadier de cavalerie, puis muté comme canonnier au 271^e régiment d'artillerie. Après 16 mois de campagne où, dit-il, il prend conscience de la souffrance animale, il est admis à l'École Vétérinaire d'Alfort pour suivre une formation accélérée de personnel vétérinaire de complément ; puis il repart au front. Le conflit terminé, il reprend et termine les études vétérinaires à l'École de Lyon. Il est diplômé en 1922 et débute sa carrière professionnelle en qualité d'aide à la Maréchalerie Brehier. Rapidement il entre, toujours en qualité d'aide, dans l'un des rares cabinets parisiens de l'époque spécialisés dans la médecine des petits animaux, la clinique Lamouroux.

En 1925 il soutient devant la Faculté de Médecine de Lyon une thèse de Doctorat Vétérinaire sur le thème :

« *Psychologie animale et psychiatrie vétérinaire* »

Les conclusions de cette thèse préfigurent tout le reste de sa carrière vétérinaire. Il y résume la théorie qui lui est chère et que l'on retrouve tout au long de ses écrits et ouvrages, notamment dans « Les chiens de chasse » publié 25 ans plus tard : il n'y a entre les intelligences de l'homme et des animaux, plus particulièrement du chien, qu'une différence de degré qu'il tente d'expliquer par les différences de longévité des espèces et par les effets de la consanguinité dans la reproduction animale.

La même année, Fernand MÉRY suit les cours de l'Institut de Médecine Vétérinaire exotique. Cherche-t-il sa voie, est-il sensible à l'appel d'autres continents, les difficultés de l'époque l'incitent-elles à devenir fonctionnaire?

Non, car diplômé, affecté à Madagascar, il saute le pas, démissionne et crée son propre cabinet vétérinaire rue d'Astorg à Paris, qui bien sûr, est spécialisé dans la médecine des petits animaux ; est-ce témérité ou inconscience ?

Son activité est débordante. Sur le plan professionnel il est dès cette époque, membre de plusieurs sociétés savantes ; il publie quelques notes scientifiques dans les revues de psychologie, il écrit en collaboration avec Hachet Souplet « Les races de Lévrier » qui paraît en 1927, suivi en 1935 d'un ouvrage sur le « Chow-chow ». Il trouve le temps de s'inscrire à la Faculté de Médecine et de suivre le cours de chirurgie expérimentale du Pr CUENO.

Mais sa formation littéraire n'est pas pour autant oubliée. En 1932 paraît « Bêtes et gens devant l'amour ». Ce livre attire sur lui l'attention et lui ouvre les colonnes d'un grand journal, l'Intransigeant, où il donne des articles sur la psychologie animale. C'est le début d'une carrière de journaliste qui n'a cessé qu'avec sa mort. Il collabore à cette époque à Paris-Soir, Paris-Midi, Minerva, La vie des bêtes et d'autres encore.

Mobilisé en 1939 comme lieutenant dans une unité cynophile, il est appelé en 1940 à diriger le service des chiens de l'armée. Il sera démobilisé avec le grade de capitaine. Durant ce conflit il vient de revivre la même expérience personnelle, avec les chiens cette fois-ci, que celle vécue pendant la guerre 1914-1918. Il reprend la vie civile, déterminé à agir pour alléger les souffrances que les hommes font subir aux animaux.

Après un bref séjour de 15 mois à l'Institut Pasteur en qualité d'assistant, le clinicien, rue de Chazelle cette fois-ci, et le journaliste, reprennent l'avantage, avec le même dynamisme que par le passé. C'est ainsi, par exemple, qu'en 1943, il ne publie pas moins de sept notes sur des sujets de pathologie, de chirurgie et de thérapeutique dont trois dans le bulletin de l'académie. A cette activité il allie un engagement personnel dans les instances professionnelles. De 1944 à 1953 il est le Secrétaire Général du Syndicat des Vétérinaires de la Seine ; il est également membre du Conseil de l'Ordre des Vétérinaires de Paris.

Le 7 novembre 1945 il est élu Membre Titulaire de notre Compagnie après en avoir été Lauréat en 1928 (médaille d'argent) et primé en 1944 (médaille de bronze). Dans son discours d'installation en qualité de Président en 1962 il souligne l'importance dans notre société des relations publiques et de l'utilisation de toutes les formes de la presse, le mot média n'avait pas encore droit de cité, pour faire valoir ou défendre une idée, une profession. Il termine cette allocution en citant le Pr VALLÉE « Il faut pour imposer le vétérinaire : beaucoup de savoir certes, quelque peu de savoir-faire, mais ne point négliger pour le faire savoir ».

Qui, parmi les vétérinaires, mieux que Fernand MÉRY, a su utiliser les moyens de la presse et le faire savoir ?

Innombrables sont les articles publiés sous son nom ou son pseudonyme de Marc HARTEL dans les quotidiens ou les hebdomadaires de l'après guerre. Car il a repris ses activités de journaliste ; le Parisien Libéré, France-Soir l'accueillent ; depuis 1949 dans la revue Point de Vue - Images du Monde il donne une chronique hebdomadaire et cette collaboration n'a pris fin qu'avec sa disparition.

Son action, sa notoriété s'amplifient, lorsqu'en 1952 lui est confiée la chronique radiophonique « Ici les bêtes ». Pendant 12 ans, à une heure de grande écoute, sur la chaîne parisienne il pourra développer et défendre les idées qui lui tiennent à cœur. Puis ce sont ses apparitions à la télévision. Quel tremplin, quelle résonance pour entreprendre ces combats opiniâtres que sont : la révision de la loi Grammont, le succès qui je crois lui était le plus cher, la protection des phoques, l'interdiction du tir aux pigeons vivants, le tatouage des chiens...

Pour soutenir toutes ces initiatives, certes sa position de journaliste connu et apprécié lui a ouvert bien des portes, suscité bien des concours, mais il sut également organiser, stimuler, galvaniser les bonnes volontés, mener les hommes. Après avoir fondé et présidé l'Association des amis des bêtes, il en organise le premier congrès en 1961, puis en 1964 le congrès de Zoophilie. Il prend une part déterminante à la création en 1970 du Conseil National de la Protection Animale dont il est le Président fondateur. Il présidera également, après d'illustres noms, l'Académie Grammont.

Pour faire connaître et défendre les animaux il sillonne la France et les pays voisins, prononce à titre bénévole de nombreuses conférences sur des sujets variés mais qui, tous, sous-tendent son désir de rendre accessible à un public de plus en plus vaste les subtilités du comportement et de la psychologie des animaux.

Toutes ses activités ne remplissent pour autant pas complètement sa vie. Il est né écrivain. Pas moins de 27 livres, et je ne suis pas certain que ce dénombrement soit exact, jalonnent son existence. Tous concernent directement ou indirectement les animaux. Ils lui valent une belle renommée littéraire. Certains sont traduits en trois voire quatre langues étrangères. « Le chat et son énigme » est couronné par l'Académie Française (Prix Lemettais-Larivière) ; « Médecin des bêtes » et l'ensemble de ses livres et articles lui valent en 1966 le Grand Prix de la Société des Gens de Lettre. Il ne m'appartient pas ici d'analyser cette œuvre, mais je ne peux m'empêcher de souligner l'aisance et la couleur du style, le sens de la formule, tel par exemple pour débiter un chapitre consacré au dressage des chiens de chasse : « Le chien courant est un corsaire, le chien d'arrêt est un soldat ».

Apprécié de ses pairs dans l'art d'écrire Fernand MÉRY était sociétaire des Gens de Lettre, membre de la Société des Auteurs. Il faisait partie de plusieurs jurys littéraires : Prix Littré, Prix de l'Académie Grammont, Prix Assistance des animaux. Cette tâche le passionnait et il l'assura jusqu'au terme de sa vie. Je n'aurai garde d'omettre de signaler qu'il fut également producteur cinématographique.

Les mérites de Fernand MÉRY ne pouvaient laisser indifférents les Pouvoirs Publics. Il fut promu Officier des Palmes Académiques et Officier de la Légion d'Honneur.

Au terme de cet éloge, que dire encore ; que tant d'amour pour les bêtes, sous peine de devenir Zoolatrie, doit être compensé par un amour égal et une égale connaissance des hommes. Fernand MÉRY était un homme affable, chaleureux toujours prêt à donner un conseil ; il était un homme généreux. Je ne donnerai qu'une preuve : il souhaitait organiser avec l'aide de ses confrères une consultation mensuelle gratuite pour les propriétaires d'animaux économiquement faibles.

Son dernier désir a été de créer un Prix Fernand Méry destiné à aider l'étudiant vétérinaire en fin d'études à la fois le moins favorisé par la fortune et le plus méritant. Me faisant connaître ce souhait Mme MÉRY m'a indiqué qu'elle avait déjà pris les dispositions testamentaires pour le réaliser et m'a prié d'en faire publiquement l'annonce.

Un grand vétérinaire praticien écouté et respecté de ses confrères nous a quittés, une voix ardente à la défense des bêtes s'est tue, mais l'œuvre accomplie par Fernand MÉRY pour la médecine des petits animaux, pour la lutte contre leurs inutiles souffrances, pour la défense de nos amis dits inférieurs, continuera pendant longtemps encore de porter des fruits et ce n'est que bien plus tard que le bilan en pourra être établi.

Que Mme MÉRY, sa compagne et dévouée collaboratrice depuis 1934, veuille bien trouver ici l'expression des condoléances émues et attristées de tous ses amis de l'Académie vétérinaire.